

Le Québec et l'américanité

Jacques Languirand

Volume 8, Number 1, avril 1975

Littérature québécoise et américanité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500362ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500362ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Languirand, J. (1975). Le Québec et l'américanité. *Études littéraires*, 8(1), 143–157. <https://doi.org/10.7202/500362ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1975

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LE QUÉBEC ET L'AMÉRICANITÉ

« Barboter dans ce qu'on ignore à l'aide de ce qu'on sait, c'est divin ».

Paul Valéry

On m'a parfois demandé ce qui m'avait incité à écrire *Klondyke*.

La réponse est simple : j'ai un jour découvert que j'étais aussi nord-américain.

Mais, à vrai dire, ce n'est pas aussi simple. Le sentiment de mon appartenance nord-américaine m'est venu sur le tard. Il devait, d'autre part, susciter en moi de nombreuses questions.

Comment j'ai découvert l'Amérique

J'ai découvert l'Amérique dans des circonstances singulières qui méritent d'être rapportées. À l'âge de dix-huit ans, je m'embarque à bord d'un cargo français, — je quitte le Québec, le Canada, l'Amérique, peut-être pour toujours ; quinze jours plus tard, je débarque en France, plus exactement au Havre d'où je me rends à Paris. Et c'est là, à Paris, qu'en 1949 j'ai commencé à découvrir l'Amérique.

La France est déjà obsédée par l'Amérique. Une obsession complexe où il entre autant d'amour que de haine. Les vins Nicolas, par exemple, ont un slogan : « NI COCA, NI COLA... NICOLAS ! ». Quelques années plus tard, Coca-Cola devait envahir le marché français.

* Extrait de *Klondyke*, Montréal, Cercle du Livre de France, 1971, et publié avec la permission de l'éditeur.

C'est encore l'après-guerre. Les échanges entre les deux continents ont repris depuis quelques années à peine. C'est l'époque où le Canada français découvre la nouvelle littérature française, alors que la France, où je me trouve, découvre la littérature américaine.

Curieusement, tout ce qui est *américain* me paraît *étranger*. Je ressens un malaise à la pensée d'être nord-américain sans éprouver vraiment le sentiment de l'être. Cela tient sans doute en partie à ce que je me trouve en France. Pourtant, ce que je ressens me paraît venir de plus loin. Petit à petit, le sentiment de mon appartenance nord-américaine se précise. J'ai l'impression qu'il remonte en moi. Tout se passe comme si j'avais peur d'être nord-américain ; comme si mon américanité avait été refoulée. Cela tient sans doute, me dis-je, à ce que nous sommes de langue française dans un continent anglophone. Tout a déjà été dit sur cette importante question. Elle s'impose, du reste, avec une telle évidence qu'on n'éprouve pas le besoin de s'interroger davantage sur notre américanité avortée. Mais, encore là, ce que je ressens me paraît venir de plus loin. Tout se passe comme si j'avais grandi en vase clos ; comme si on avait voulu me cacher quelque chose — une origine honteuse ; comme si, pour le Québec, l'Amérique du Nord, c'était *ailleurs*.

Les péchés de jeunesse

Alfred Languirand, mon grand-père, devait apprendre jeune qu'il était nord-américain. Il a quitté la maison familiale de Sainte-Rosalie, à l'âge de douze ans¹. Où aller ? Aux « États ». Quelques semaines après son départ, le jeune Alfred retrouve sa sœur établie à New-Bedford, qui travaille nuit et jour à la confection d'uniformes militaires — c'était la Guerre de Sécession. Le premier jour, il décide d'aller à la pêche. Au retour, sa sœur lui dit : « Ici, tu es aux États ». Elle veut dire que ça ne se passe pas comme au Québec. Aux « États », on travaille, on fait

¹ Sa mère, qui était devenue veuve avec six ou sept enfants, devait épouser un veuf de la région qui avait, lui aussi, six ou sept enfants. Afin de se donner l'illusion de *commencer à neuf*, ils décidèrent donc que tous leurs enfants de plus de douze ans, au lendemain de la noce, s'en iraient dans le vaste monde. Mon grand-père était du lot.

de l'argent, on a de l'ambition. Là-dessus, elle le chasse. Bref, une quinzaine d'années plus tard, après avoir gravi les échelons un à un, Alfred était devenu mécanicien de locomotive. Ce qui lui valut de se baigner à quelques reprises dans le Golfe du Mexique. Mais à l'âge de trente et quelques années, Alfred revient s'installer sur une terre au Québec.

Mon oncle Wilfrid Morin, lui, a quitté le toit familial à un âge plus avancé : quatorze ou quinze ans. À la fin du siècle dernier, on le retrouve au Klondyke. Wilfrid ne devait revenir au Québec qu'à l'âge de cinquante et quelques années.

Un certain mystère entoure leur vie dans le *vaste monde* qui est rempli, comme chacun sait, d'aventures et de « filles ». On parle à voix basse d'une « négresse » qui aurait joué un rôle important dans la vie de mon grand-père : elle l'aurait soigné, entre autres choses, pendant des semaines dans le grenier de ses maîtres, alors qu'il avait contracté *une maladie du Sud*. On parle aussi de quelques Indiennes dans la vie de l'oncle Wilfrid... Mais, finalement, tout cela n'a guère d'importance. Ils ont fini par revenir. D'ailleurs, c'est du passé. Et puis, tout ce qui se passe *ailleurs*, ce n'est pas la même chose. « Tout ça finira bien par s'effacer avec le temps. » « Tout ça, quoi ? » ai-je demandé un jour à l'une de mes tantes. Elle m'a répondu : « Tout ça, c'est des péchés de jeunesse ».

Curieuse association, mais ô combien révélatrice, où l'aventure nord-américaine semble tout à coup liée à la notion de péché.

Se pourrait-il que cet aspect de notre définition, ce que j'appelle le sentiment d'appartenance nord-américaine, ait été soumis, à un moment ou l'autre, à de fortes pressions ? Se pourrait-il qu'il ait été brimé, étouffé, refoulé ?

Pour une définition de l'américanité

« ... a unique aspect of American life — namely, the fact that many of our young men keep their life plans and their identities tentative on the principle suggested by early course of our History — that a man must have and must preserve and defend the freedom of the next step and the right to make a choice and grasp opportunities ».

Erik H. ERIKSON,
Stress on the battlefield

L'américanité ne se définit pas en quelques mots. Il s'agit d'un phénomène complexe qui tient du *dualisme* tel qu'on le trouve exprimé, par exemple, dans l'opposition des deux termes: sédentaire et nomade, opposition qui correspond analogiquement à celle qu'on trouve en psychologie: introvert et extravert; ou encore, en sociologie: apollinien et dionysien. Il faut cependant tenir compte de ce que les deux tendances sont toujours présentes: elles constituent deux mécanismes opposés mais complémentaires. Une société, comme un individu, se définit donc toujours d'abord en fonction des deux mécanismes, puis en fonction de la prédominance relative de l'un ou de l'autre. Il arrive que ces deux mécanismes ne se définissent pas sur le même plan: l'un peut se définir au plan du conscient, l'autre au plan de l'inconscient. Il arrive aussi que le caractère prédominant se déplace: certaines circonstances historiques, dans le cas de l'évolution d'une société, favorisent pour un temps un mécanisme plutôt que l'autre. L'*aventure américaine*, par exemple, paraît se définir en fonction de la tendance dionysienne. Je parle de l'aventure américaine des premiers immigrants, des pionniers, des aventuriers: coureurs des bois, chercheurs d'or et autres.

Cette tendance, comme le suggère le psychologue Erik H. Erikson que je cite en exergue de ce passage, suppose une certaine mobilité: la possibilité de bouger, au plan géographique et social. Et la possibilité de choisir. De pouvoir relever un défi. Elle suppose aussi une certaine indépendance d'esprit, un besoin de liberté, un goût de l'aventure. De pouvoir, s'il le faut, jouer sa vie. Et, si ça ne marche pas, de pouvoir s'en aller pour recommencer ailleurs. L'humoriste Alphonse Allais disait qu'aux droits de l'homme, on devrait en ajouter deux autres: «Celui de se contredire et celui de s'en aller.» Il entre un peu de cette désinvolture, de cette généreuse insouciance, dans la tendance dionysienne de l'américanité que je tente de définir. La chaîne analogique, pour reprendre maintenant les termes employés plus haut, serait donc: nomade, extravert et dionysien. À quoi, il faut ajouter un maillon important: *mâle*.

On retrouve dans *Men in Groups*, un essai de l'anthropologue Lionel Tiger, la même opposition fondamentale exprimée autrement. Pour Tiger, l'homme qui était chasseur (dionysien) est devenu agriculteur (apollinien). Il a été chasseur pendant

des milliers d'années; il n'a été agriculteur que pendant quelques siècles. D'après Tiger, l'homme est un chasseur frustré. Par ailleurs, une société agricole suppose une organisation qui repose sur la famille et non plus sur *le clan mâle*. Dans sa conclusion, Tiger suggère que non seulement le mâle a conservé sa définition primitive et millénaire de chasseur, mais qu'il en aurait aussi conservé l'instinct grégaire.

On voit l'intérêt que pouvait présenter l'aventure américaine pour les hommes; redevenir chasseur (et, par analogie, coureur des bois, chercheur d'or, guerrier, cow-boy) et permettre à l'instinct grégaire du mâle de s'exprimer. L'aventure américaine a été une affaire d'hommes. Avec tout ce que cela comporte, y compris son contingent de «filles»: car, là où les hommes se rassemblent, il n'y a pas de femmes, il n'y a toujours que des «filles».

J'ai précisé plus haut qu'une société, comme un individu, se définit toujours en fonction des deux mécanismes. Je sais bien qu'il y eut aussi des *pionnières*. Et que le but était de s'établir: trouver un coin de terre, le défricher, le cultiver — élever une famille. Cette démarche représente précisément l'autre tendance dont la chaîne analogique serait: introvert, sédentaire, apollinien, donc *femme*. Tel était le but. Mais définir le but, c'est ne raconter qu'une partie de l'histoire, erreur que commettent parfois les historiens qui, malheureusement, en connaissent la fin et reconstituent l'Histoire en fonction du but. Alors que le mouvement vers le but, qui se définit généralement à l'opposé du but lui-même, est pour le moins aussi significatif. Il suffit d'essayer de raconter l'Inquisition espagnole en fonction du but, ou l'aventure des *conquistadores* en Amérique centrale, pour se rendre à l'évidence que le but et le mouvement vers le but procèdent de deux mécanismes différents. En Histoire, *la fin justifie les moyens*; dans la mesure où précisément la fin et les moyens procèdent de deux tendances qui sont, à la fois, opposées et complémentaires. C'est ainsi que l'histoire de l'Amérique du Nord est apollinienne, si on la regarde en fonction du but, alors qu'elle est nettement dionysienne si on la regarde en fonction du mouvement vers le but. Tout se passe comme si le but se définissait au niveau du conscient; et le mouvement vers le but, au niveau de l'inconscient. Dans la mesure où, pour reprendre les termes de Tiger, le mâle est

devenu agriculteur (apollinien) au plan du conscient, sans cesser d'être chasseur (dionysien) au plan de l'inconscient².

Dans la perspective de l'aventure américaine, le continent apparaît comme *un grand terrain de jeux*. Les mâles aiment jouer la vie : le jeu est essentiellement dionysien. Du reste, tous les jeux que nous connaissons ont été inventés par des hommes, à l'exception, paraît-il, de la marelle... Bien sûr qu'on est venu en Amérique, par exemple, pour évangéliser les « sauvages » — c'est un des buts ; mais on devra d'abord en exterminer des milliers — ça, c'est le mouvement vers le but. Il faut bien reconnaître ici que le nombre de tués dépasse largement le nombre d'évangélisés.

Après le grand jeu dionysiaque de l'aventure américaine, l'Amérique ne pouvait pas ne pas devenir puritaine. C'est le cycle normal de toute évolution historique ; dans ce cas, de l'action en extraversion à la réaction en introversion, de la tendance dionysienne à la tendance apollinienne. Et du Clan des mâles de l'aventure américaine à la Ligue féminine de la prohibition.

La ruée vers l'or, un rituel dionysiaque

L'Amérique du Nord a connu au siècle dernier deux grandes ruées : celle de la Californie, en 1849, et celle du Klondyke, en 1896. Les deux événements sont de même nature : profondément dionysiens, ils apparaissent comme des événements-microcosmes de l'aventure américaine ; jusqu'à en être le spectacle, le festival, qui procède à la fois de l'exorcisme et de l'initiation, et qui permet tout à coup de cristalliser une atmosphère — bref, *le Woodstock d'une autre époque* ; jusqu'à devenir même la parodie de l'aventure américaine. Je me rends bien compte de ce que la formule peut avoir de choquant pour les beaux esprits, mais je dis que les deux ruées ont été des *événements culturels* importants.

² Pour Robert Ardray, dans *The Territorial Imperative*, les trois besoins essentiels de l'homme sont (dans cet ordre) : identité, stimulation et sécurité. Et la guerre demeure le seul moyen de satisfaire les trois à la fois. L'aventure américaine, au sens où je l'entends, *c'était la guerre* : elle permettait de satisfaire les trois besoins essentiels, définis par Ardray.

Les deux ruées m'intéressent donc pour ce qu'elles avaient en commun. Du reste, la ruée du Klondyke doit beaucoup à celle de la Californie : à quelques expressions indiennes et canadiennes-françaises près, le vocabulaire était le même ; l'atmosphère était aussi la même, du moins pour ce qui est des saloons et des filles ; une partie du folklore de la première ruée a d'ailleurs ressuscitée à l'occasion de la seconde. Je précise toutefois que si nous devons considérer la ruée du Klondyke d'un autre point de vue que celui que j'adopte ici, elle nous apparaîtrait avec toute sa personnalité : le climat du Yukon, en particulier, n'est pas celui de la Californie. Par ailleurs, profitant de l'expérience de la première ruée et redoutant les excès *dionysiaques* dont elle avait été l'occasion ou le prétexte, les forces de l'ordre ont réussi à maintenir la seconde dans le droit chemin — relativement. Ce qui devait contribuer, du reste, à répandre la réputation de notre Gendarmerie royale. Un facteur important a cependant joué en faveur de l'ordre, qu'on doit mettre au crédit de la nature humaine — pour une fois que l'occasion s'en présente. La ruée du Klondyke a été tellement dure, tellement plus dure que les prospecteurs n'avaient pu l'imaginer, qu'il s'est créé entre les hommes un courant de fraternité : à certains moments, dans certaines conditions, les prospecteurs ne pouvaient plus se considérer comme des rivaux : ils éprouvaient plutôt le sentiment de se trouver dans le même camp, devant un défi à relever collectivement, un peu comme s'ils s'étaient trouvés devant une armée ennemie.

Au Klondyke, l'aventure est collective. Plus qu'en Californie. Le Clan des mâles domine, — en quoi l'événement est bien dionysien. En revanche, l'ordre relatif dans lequel se déroule la ruée du Klondyke, par rapport à celle de la Californie, témoigne déjà que « *ce n'est plus ce que c'était* ». La société nord-américaine a déjà entrepris de se redéfinir en profondeur : la ruée du Klondyke marque précisément la fin d'une époque. Elle apparaît comme *le chant du cygne* de l'aventure américaine qui va s'amenuisant de plus en plus, depuis plus de cinquante ans dans l'Est, depuis dix ou vingt ans dans l'Ouest, et dont la Première Grande Guerre — nouvel exutoire dionysiaque — allait sonner le glas. L'aventure américaine ne sera bientôt plus qu'un souvenir : il en restera un certain esprit, au sens où on parle de *la mentalité américaine*, qui s'exprimera désormais sous d'autres formes, en particulier dans le monde

des affaires ; mais il en restera surtout une profonde nostalgie, comme un grand vacuum qui suscitera, un quart de siècle plus tard, la renaissance de l'aventure américaine sous une forme mythique : le *western* et, par suite du développement accéléré de la nouvelle technologie, *le film de gangsters*, qui est le déguisement technologique du *western*, — à moins que ce vacuum n'ait d'abord suscité le gangstérisme³.

L'aventure procède d'une démarche dionysienne. Elle constitue un rituel magique qui se définit sur deux plans : exorcisme et initiation. Dans l'aventure, l'homme exorcise ses démons : il apprend à dominer son angoisse et sa peur... Qu'il s'agisse de la guerre, qu'on me pardonnera de considérer ici sous cet aspect ; qu'il s'agisse des safaris d'Hemingway, de la conquête de l'Everest, ou de celle de la lune ; qu'il s'agisse du combat entre le bien et le mal, ou de l'homme et de la bête, tel qu'il se déroule dans les arènes d'Espagne et du Mexique ; qu'il s'agisse même de l'aventure de certains grands hommes d'affaires, ou de bâtisseurs d'empire, — ce n'est jamais l'ennemi, le lion ou le taureau, que l'homme domine, mais son angoisse et sa peur ; ce n'est pas l'Everest ou la lune qu'il conquiert, mais lui-même. Du plan de l'exorcisme, on passe ainsi à celui de l'initiation. Car, dans l'aventure, l'homme se réalise sur un plan supérieur. Il renaît à un degré supérieur de conscience.

L'aventure remplit la fonction du rite : elle comporte toujours une série d'épreuves qui sont comme autant d'étapes de la réalisation. On retrouve cet archétype dans les légendes anciennes et dans les contes. Le héros doit ouvrir trois portes, doit traverser sept épreuves, doit triompher du mal — tuer le dragon, par exemple, — avant de pouvoir épouser la princesse.

L'aventure comporte donc nécessairement l'idée de sacrifice. Dans tous les rites magiques d'initiation, le sang joue un rôle important : on immole un animal, on pratique une incision, — le sang doit couler. L'Amérique a été une terre d'épreuves : un vaste autel des sacrifices sur lequel a coulé généreusement le sang des bêtes, celui des Indiens, celui des aventuriers et des pionniers...

³ Mais ça, comme disait Kipling, c'est une autre histoire. Mais, dites-moi, en est-ce vraiment une autre ?

En un sens, la démarche des prospecteurs évoque celle des alchimistes pour qui la recherche de l'or pouvait s'entendre de deux façons : extérieurement, elle visait à réaliser la transmutation du plomb en or ; intérieurement, elle visait à réaliser la renaissance de l'initié sur un plan supérieur. Dans la ruée vers l'or, il s'agit de prospecter et de trouver de l'or ; mais il s'agit aussi d'aller au bout de soi-même jusque dans l'excès, comme si on voulait se détruire pour renaître, dans l'effort et le plaisir, jusqu'à traverser *la Passe de White Horse* trente fois, jusqu'à offrir aux *Calamity Jane* des bains de champagne.

La ruée vers l'or, qui s'inscrit parfaitement dans le contexte de la Conquête de l'Ouest, apparaît comme un événement-microcosme de la grande aventure américaine, de la grande marche vers *la Terre promise* qui, elle aussi, peut s'entendre de deux façons : c'est la terre où l'homme établit sa famille, où il plante son arbre, mais c'est aussi le plan supérieur de sa propre réalisation.

Dans ma pièce *Klondyke*, je fais dire à un chercheur : « Il n'y avait pas de guerre, alors je suis venu au Klondyke... » Il n'est donc pas venu chercher de l'or, mais plutôt sa part d'une grande aventure. Il en reviendra, s'il en revient un jour, grandi ou détruit. C'est le *quitte ou double* de la vie. Il avait besoin d'un événement qui lui permette de prendre sa mesure. Cette démarche répond à une inquiétude mâle. L'aventure américaine a été une affaire d'hommes. C'est la tendance dionysienne, aujourd'hui refoulée, de l'américanité.

Québec, une société féminine ?

Il me revient une conversation que j'ai eue, voici quelques mois, avec le Père Ernest Gagnon, s.j., qui a été professeur de littérature pendant de nombreuses années, mais qui a surtout été pour beaucoup de ses élèves un véritable maître à penser.

Nous parlions du Québec et le Père Gagnon me dit que la société canadienne-française est *féminine*. Je lui demande de préciser le sens qu'il donne à ce mot. J'espère ne pas trahir sa pensée. Une société, m'explique-t-il, se définit en fonction d'éléments de deux natures, ou plutôt de deux *genres* différents. On considère, par exemple, comme masculin : la politique, l'économie ; et comme féminin : la religion, la langue...

Il est évident que, depuis la Conquête, le Canada français a nettement mis l'accent sur les éléments féminins. Cette opposition, telle que l'exprime le Père Gagnon, correspond analogiquement à celle de la tendance apollinienne et de la tendance dionysienne.

Pour des raisons historiques, les Canadiens français ont donc été les premiers à refouler la tendance dionysienne de l'américanité. Alors que le reste du continent était encore profondément dionysien, le Canada français devenait apollinien. Mais le sociologue Marcel Rioux dit que notre définition profonde est dionysienne. Nous serions donc des dionysiens frustrés. Tout porte à croire, encore une fois, que notre définition est apollinienne au plan du conscient, et dionysienne au plan de l'inconscient. En intervenant plus tôt, cette redéfinition a largement contribué à susciter chez nous l'impression que nous sommes des insulaires. Il y avait donc, d'une part, le Canada français, plus exactement le Québec; d'autre part, *le vaste monde*, le reste du continent, l'Amérique.

Les éléments les plus dionysiens de la société canadienne-française sont donc partis: chasseurs, trappeurs, coureurs des bois, aventuriers. (Je ne veux pas m'étendre longuement sur les conséquences de cette saignée: alors que Darwin à propos de l'évolution de l'espèce parle des avantages que présente l'élimination des plus faibles, en devenant apollinienne par la force des choses, la société canadienne-française a procédé à l'élimination systématique de ses éléments dionysiens les plus forts.) Ils sont donc allés *ailleurs*, c'est-à-dire un peu partout en Amérique, comme en témoigne la petite histoire d'à peu près n'importe quelle région⁴.

⁴ Ma passion pour l'Ouest m'a poussé à faire (en voiture) l'« *Oregon Trail* », la « *Mormon Trail* » et l'« *Applegate Trail* » de la ruée vers l'or de la Californie. Partout, comme au grand jeu scout, j'ai trouvé des signes du passage de Canadiens français. En relisant mes notes, je trouve Louis Guinard qui avait bâti un pont pour permettre aux pionniers de traverser la rivière North Platte, quelque part dans le Nebraska; je trouve aussi Francis Payette, devenu gérant du poste de traite de Fort Boise dans l'Idaho; j'en trouve trois dans l'Oregon qui assistent à l'arrivée des premiers pionniers: F. X. Mathieu, Étienne Lussier et Joseph Gervais.

À l'exil des «dionysiens de la nature», s'ajoute celui de nombreux intellectuels. Hubert Aquin, dans ses loisirs, avait commencé à dresser la liste des intellectuels canadiens-français morts en exil : elle était déjà fort longue, mais il a renoncé à la compléter, — je suppose que ça devenait inquiétant... Tant et si bien qu'il existe même une chanson canadienne-française de l'exil où il est dit : «si tu vois mon pays, mon pays malheureux...» et que nous connaissons tous — *Un canadien errant*.

Rester ou partir

Cette opposition constitue, à mon sens, le thème fondamental de notre littérature. Certains auteurs mettent l'accent sur la tendance apollinienne ; d'autres, sur la tendance dionysienne.

Ma pièce *Les grands départs* que je considère de plus en plus comme une œuvre inconsciente⁵ — en ce sens qu'elle témoigne d'inquiétudes que je devais porter en moi, mais dont je n'avais jamais vraiment pris conscience —, raconte précisément l'histoire de quelques êtres qui n'arrivent pas à *partir*, autrement dit à échapper à leur définition médiocre. Il n'y a que le grand-père qui parvient, à la fin, à surmonter sa paralysie et trouve la force de partir. Je devais penser à mon grand-père et à ses baignades dans le Golfe du Mexique. Mais je devais aussi penser à tous les éléments dionysiens forts qui ont brisé leur cocon. J'aurais pu mettre en exergue le vers célèbre du poète Alfred Desrochers : « Nous sommes les fils déchus d'une race surhumaine ».

Je me suis demandé si je pourrais trouver chez un écrivain canadien le témoignage de cette opposition fondamentale : *rester ou partir*, mais dans deux œuvres différentes, l'une exprimant la tendance apollinienne et l'autre, la tendance dionysienne. C'est chez Félix-Antoine Savard que j'ai trouvé :

a) *Menaud maître-draveur*

À l'époque où je poursuivais mes études dites classiques, nous avions accès à quelques œuvres littéraires canadiennes-

⁵ C'est pourquoi je me permets d'en parler ici.

françaises parmi lesquelles *Menaud* occupait une place importante. Je me souviens encore de la leçon de notre professeur pour qui l'essentiel de cette œuvre résidait dans le fait que l'auteur avait créé le nom du héros à partir du verbe grec qui signifie *rester* — à la première personne de l'indicatif présent : « *je reste* ». Il s'agit bien d'une œuvre qui exprime la tendance introvertie ou apollinienne.

b) *La Dalle-des-Morts*⁶

Cette œuvre n'a pas obtenu le succès qu'elle méritait. Il est vrai qu'il s'agit d'une œuvre de théâtre. Soit que l'auteur n'ait pas su se plier suffisamment aux exigences particulières de la forme dramatique qui lui était peu familière; soit que le spectacle n'ait pas eu de chance — une pièce de théâtre doit rejoindre son public au moment où on la met à l'affiche ou ne le rejoindra jamais; soit, enfin, qu'on ne prenne pas la littérature dramatique au sérieux...

Dans cette œuvre, il ne s'agit plus de *rester* mais de *partir*. C'est l'appel du large — bien qu'il s'agisse de la terre et non de la mer; mais *La Dalle-des-Morts* évoque irrésistiblement l'appel de la mer, on y trouve même un peu de ce goût dionysiaque du naufrage, et toutes les femmes qui attendent ont l'air d'attendre des matelots partis sur des mers lointaines. C'est l'appel de l'aventure américaine. Il s'agit bien d'une œuvre qui exprime la tendance extravertie ou dionysienne.

Il s'agit aussi, d'une part, d'un roman de conception assez classique qui suppose que l'auteur domine son sujet; d'autre part, d'une œuvre poétique, une forme qui suppose que l'auteur lâche les brides et passe de l'état de veille à l'état de médiumnité. Ce qui revient à dire que l'œuvre apollinienne se définirait au plan du conscient; l'œuvre dionysienne, au plan de l'inconscient.

⁶ Une création du *Théâtre du Nouveau-Monde*, dans une mise en scène de Jean Gascon.

Le phénomène Willie Lamothe

Une tendance refoulée au niveau de l'inconscient, tend à se manifester sous les formes les plus diverses, sous les déguisements les plus inattendus. Le processus analogique permet de croire que cette loi élémentaire, une de celles qui déterminent le fonctionnement psychique de l'individu, détermine aussi en partie le fonctionnement de l'âme collective.

Dans *Le défi américain*, Jean-Jacques Servan-Schreiber parle de l'offensive américaine au plan des affaires en Europe, comme d'une force qui s'inspirerait de l'esprit des pionniers qui, après la conquête de l'Ouest, auraient entrepris celle de l'Occident, — comme si, du grand jeu scout de l'aventure américaine, on était passé à celui du *Monopoly*, qui en serait une forme civilisée : l'aventure des affaires où l'instinct grégaire du mâle aurait trouvé refuge pour un temps.

J'ai déjà parlé du *western* comme d'un retour de l'aventure américaine sous une forme mythique. On pourrait aussi mentionner l'influence considérable du *country style* sur la musique *rock*. Je dirais qu'une partie importante de la culture américaine pourrait se définir comme la sublimation de l'aventure américaine.

C'est ainsi que j'en suis venu à me demander si Willie Lamothe n'était pas l'expression canadienne-française du même phénomène. Il serait alors le déguisement inattendu sous lequel notre américanité refoulée parviendrait à s'exprimer. C'est dans la culture populaire que l'inconscient collectif se manifeste le plus volontiers. Il y aura bientôt dix ans, la vente des disques de Willie Lamothe avait déjà dépassé le million. Il détenait le record et, à ma connaissance, il le détient toujours. Après quelques années où sa popularité a connu un déclin, le voici de nouveau au sommet : la jeune génération vient de l'adopter. Ce qui veut dire qu'il rejoint aussi désormais la classe bourgeoise. Jusqu'ici nos élites ne s'intéressaient guère à de tels phénomènes sociaux : le populaire leur répugnait. Il a fallu qu'une génération, celle de *Parti Pris*, à la suite du Frère Untel et de quelques autres, provoquât la crise d'identité que l'on sait, pour commencer à éveiller nos élites à la réalité *Tit-Pop*. À ma connaissance, le phénomène Lamothe n'a été pris au sérieux qu'une seule fois, mais j'ai peine à croire que ç'ait

été en toute connaissance de cause : Il fut invité, voici quelques années, à participer au défilé de la Saint-Jean-Baptiste...

Willie Lamothe a la particularité d'être un *cow-boy* dans un contexte social, et même géographique, où le *cow-boy* est impensable : il chante des *westerns*, le plus souvent de sa composition, où il est question, par exemple, de la solitude qu'éprouve le *cow-boy* au milieu des plaines et de la fiancée qui l'attend... Willie Lamothe s'habille en *cow-boy*, avec élégance d'ailleurs. Il lui arrive même de paraître avec un cheval, alors qu'il a horreur des chevaux qui lui inspirent même, dit-on, une terreur panique — ce qui en fait *un cow-boy de chez nous*. Le succès de Willie Lamothe prend racine dans un vieux fond atavique. Il est de nature viscérale et repose sur le besoin de compenser notre américanité refoulée. Il est, au plan mythique, l'expression de notre américanité⁷.

On peut alors se demander si Willie Lamothe est la seule manifestation de notre américanité refoulée. Pourquoi, par exemple, le Québec est-il la région du Canada où on boit le plus de Coca-Cola *per capita* ? — malgré notre surnom de *pepsis*. Les agences de publicité savent bien l'importance qu'il faut attacher aux *gadgets américains* pour vendre au Québec. Comment expliquer le sentiment complexe d'amour-haine que nous entretenons pour tout ce qui est américain ? Se pourrait-il que le Canada français soit, dans une certaine mesure, anti-américain au plan du conscient et pro-américain au plan de l'inconscient ?

Voici quelques années, alors que la pensée indépendantiste-séparatiste avait déjà imprégné le milieu, la Société Radio-Canada et le Magazine MacLean, avec la collaboration d'une équipe de sociologues de l'Université de Montréal, menèrent une enquête qui devait démontrer qu'un

⁷ Dans le domaine de la chanson populaire, le succès de Robert Charlebois me paraît reposer sur le même vieux fond atavique. Dans la *Gazette* du 8 septembre 1970, je trouve une critique d'un spectacle de Charlebois par Dane Lanken qui écrit : « There's a lot of traditional Quebec culture in everything Charlebois does. But in adding, for example, a little bit of good old American crassness to it, he makes it supremely exciting to the people in whom that culture has been buried ».

pourcentage important de la population était en faveur de la suppression de toute barrière économique avec les États-Unis ; et que, d'autre part, un pourcentage moins important, mais fort révélateur, favorisait l'annexion pure et simple. En prenant connaissance des résultats de cette enquête, j'éprouvai un malaise étrange ; — encore aujourd'hui je me demande si je n'ai pas rêvé — plus je retournais les résultats dans tous les sens, plus le malaise que j'éprouvais se précisait. Pour tout dire, j'avais l'impression que plus le Canada français se définissait comme indépendantiste-séparatiste au plan du conscient, plus il devenait annexionniste au plan de l'inconscient.

Salut, Walt Whitman :

« C'est en Amérique que nous achèverons notre développement, si nous le faisons quelque part ».

Le Comte de KEYSERLING

Je dis qu'il faut redécouvrir l'Amérique en nous ; je dis qu'il faut retrouver le souffle de l'aventure américaine ; je dis qu'il faut rendre à Dionysos ce qui revient à Dionysos.

Jacques Languirand

Montréal, 10 août 1970.